

cher à leur dénuement. On le vit quelquefois rentrer chez lui avec trois de ces malheureux. Il portait le plus invalide à califourchon sur ses épaules et soutenait les deux autres, un de chaque main. Une fois qu'ils étaient dans sa maison, il les entourait de tant de soins, leur témoignait tant de tendresse, élevait si bien leurs pensées, qu'il lui arriva souvent, non seulement de les réconcilier avec leur situation, mais même de les faire passer de la pauvreté forcée à la pauvreté volontaire. C'est le triomphe de la charité chrétienne. Cette charité était chez Luchèsio de celles qui se font tout à tous. Il y avait alors, comme aujourd'hui, un peu au-dessus de Sienne, de grands espaces marécageux appelés les *Maremmes*, vrais séjours de la *malaria* et, en été sur tout, foyer de toutes les fièvres. Luchèsio songea à se faire un peu médecin pour aller au secours des habitants très clair-semés et très abandonnés de cette région insalubre. Il acheta un petit âne, le chargea de médicaments fébrifuges, et commença son nouveau rôle. On l'eut bientôt connu. Les malheureux aiment à être aimés. Il leur apparut si bon, si affectueux, si dévoué, que sa présence contribuait à les guérir, au moins autant que sa pharmacie.

Ce faiseur de bonnes œuvres était en même temps un homme fort intérieur. Il avait compris que la prière est placée entre Dieu et l'homme comme une avocate, qu'elle apaise le courroux céleste, nous arrache aux châtimens éternels ou temporels que nous avons mérités, et nous introduit enfin dans l'heureuse vie qui nous est destinée. Il savait que dès ce monde le Dieu caché et invisible nous devient présent grâce à elle, et qu'il nous est donné de nous entretenir avec lui, comme un ami s'entretient avec son ami. En conséquence il priait, et priait beaucoup. Son biographe affirme qu'à ce point de vue il était comparable à François. Au dedans comme au dehors, dit-il, dans le travail comme dans le repos, sur les chemins comme à la maison, son esprit ne cessait de prier.

Sa mort eut la grandeur et la sérénité de la mort des patriarches. Il était tombé malade en même temps que sa femme. L'état de celle-ci s'aggrava tout-à-coup. On vint le lui annoncer. Il alla aussitôt l'engager à recevoir les Sacraments et trouva assez d'énergie pour assister dévotement à la pieuse cérémonie. Il sentit alors qu'il défaillait et dit à la mourante : "Ma bien dévouée compagne, tu sais que c'est en toute affection que nous avons servi Dieu ensemble. Hé bien ! il nous sera donné d'aller de compagnie vers les joies ineffables. Attends moi, je vais recevoir à mon tour les Sacraments que tu as reçus et j'irai au ciel avec toi." Cela dit, il traça sur elle un grand signe de croix, regagna péniblement son lit et demanda qu'on fit venir son confesseur. C'était le père Hildebrand, de l'Ordre des Mineurs, avec lequel il était lié d'une étroite amitié. En le trouvant, à son